

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Chaque exemplaire du présent numéro du « Bulletin » doit être accompagné d'UNE CARTE qui permettra à nos soldats de s'orienter sur le terrain des opérations.

Comparaison

On se guette de près, d'une tranchée à l'autre, sur l'immense longueur du front. On est tout près : à trois cents, deux cents mètres; parfois, dit-on, à une trentaine. Mais au point de vue moral il y a un abîme; cet étroit espace sépare deux humanités.

Le vieux soldat prussien qui, au XVIII^e siècle, sous le grand Frédéric, jeta les premiers rayons de gloire militaire sur les armées allemandes, était à peine un homme : c'était presque un forçat. La caserne en Prusse était un véritable bagne, où des serfs emprisonnés de force et des malheureux volés au delà des frontières étaient transformés par leurs gardes-chiourme, à coups de fouet et de bâton, en parfaits automates de combat, évoluant, manœuvrant le fusil avec la correction de machines. Ces armées sans âme firent merveille contre les soldats racolés de Marie-Thérèse et de Louis XV; on sait s'ils furent battus à plates coutures quand ils trouvèrent devant eux les troupes de la Révolution et de l'Empire, transportées par l'enthousiasme national.

Le soldat allemand est resté, à beaucoup d'égards, l'héritier du vieux soldat prussien. Son chef ne le considère pas tout à fait comme un homme, et pas du tout comme son semblable. Rudoyé, brutalisé, il est traité à la caserne en souffredouleur, voué aux coups, aux injures et aux avanies. Le noble, qui seul est officier, le regarde comme une sorte de serf d'une race inférieure. C'est le fouet dans une main, le revolver dans l'autre qu'il le pousse au combat.

Aussi n'hésite-t-on pas à le sacrifier. On le jette en troupeau compact, en masse serrée de chair humaine, sous les balles de la fusillade, sous le feu meurtrier de notre terrible 75. Nul effort pour ménager les existences humaines. C'est en bloc qu'on livre les hommes à la destruction; c'est par monceaux que les cadavres chargent le sol. A la bataille de la Marne, les morts accumulés formaient des remparts de chair derrière lesquels tiraient les survivants; sur l'Yser, des ponts sur lesquels ils passaient. Ce n'est pas de l'imprudence, c'est un véritable système de combat : celui, dit-on, du souverain lui-même, qu'à l'étonnement de tel des plus éminents officiers de son état-major, il pratiquait dans ses manœuvres annuelles.

Quelle différence avec les hommes libres, devenus, à l'heure du péril national, les intrépides soldats de la patrie française ! Là, point de serfs; pas de maîtres, que ceux que la discipline

impose. Toute l'armée forme une grande famille, où l'officier est l'ami, comme le frère aîné du soldat. Pas de vengeance à exercer; pas de risque qu'une balle s'égare exprès. Qui n'a lu ces récits touchants du dévouement des hommes donnant leur vie pour sauver leur capitaine ou leur lieutenant blessé ? Tous ont un étroit sentiment de solidarité; il n'y a pas deux sortes de Français séparés par un fossé infranchissable et nés, les uns pour commander, les autres pour obéir. Le soldat sait qu'il portera les galons d'officier, s'il les gagne par sa vaillance. Pas de Junker; pas de serf humilié et maltraité. Sous tous les uniformes, il n'y a que des Français qui s'aiment comme ils aiment leur pays.

Même différence dans le haut commandement. Les fébriles impatiences du pays trouvent son action lente et un peu timide : cette prudence est vertu chez lui; c'est qu'il est économe du sang français et ne veut pas prodiguer inutilement les vies humaines comme l'enjeu de la partie qu'il joue, et les régiments comme les pièces de l'échiquier où ils poursuivent la victoire.

Au point de vue humain, comment ne pas applaudir le général Joffre de se rappeler qu'il y a derrière chacune des milliers de têtes qu'il fait manœuvrer, des êtres qui la chérissent ? Et au point de vue militaire, n'est-ce pas la sagesse même, d'épargner ses troupes pour les combats futurs ? Hélas ! il tombe toujours, malgré cette prudence, un nombre affreux de victimes; mais, dans leurs plus cruelles épreuves, les nôtres peuvent se dire qu'on ne les expose pas à la légère; que la pensée directrice veille affectueusement sur eux, et que, si on les jette, à certaines heures, dans de gros dangers, c'est que c'était indispensable.

Voilà le caractère des deux armées : n'est-ce pas, pour la nôtre, un gage de victoire ?

Camille PELLETAN.

PAROLES FRANÇAISES

Déjà s'annonce le châtement de l'orgueil de l'Allemagne. On a raison de dire que l'orgueil est une passion qui aveugle; les Allemands, s'ils voyaient clair, n'auraient pas méprisé leurs adversaires au point de les imaginer capables de se laisser réduire à la condition de vassaux, de disciples et contremaîtres. Leur diplomatie, s'ils voyaient clair, n'aurait point commis tant d'erreurs si grossières. Comme leurs ministres et leurs ambassadeurs et par aveuglement aussi, leurs généraux se sont trompés. Plans politiques, plans militaires, tout s'écroule et déjà, dans le lointain, par delà un temps indéterminé, les défenseurs du droit, de la justice, de la liberté aperçoivent la consolatrice de tant de douleurs, la vengeresse de tant de crimes : la Victoire.

Ernest LAVISSE.

(Discours à la séance de rentrée de la Faculté des Lettres de Paris, 5 novembre 1914.)

Victoires Russes EN POLOGNE

La grande bataille engagée par l'armée russe contre les troupes austro-allemandes depuis la Baltique jusqu'au delà des Carpathes, dans la Prusse orientale, en Pologne, en Galicie, en Hongrie, est dès à présent marquée par d'importants succès de nos alliés.

En Pologne, la victoire est complète. Le général Von Hindenburg est en pleine retraite, laissant aux mains des Russes d'innombrables prisonniers.

Voici les dépêches successives communiquées par le grand état-major russe :

Pétrograd, 23 novembre. — Le combat continue entre la Vistule et la Warta, révélant au nord de Lodz un caractère d'extrême obstination.

Au cours des combats du 21 novembre, nous avons fait prisonniers plus de 5.000 Autrichiens.

Pétrograd, 24 novembre. — La bataille en Pologne continue encore. Sur l'un de ses points, notre cavalerie a exécuté une charge contre l'infanterie allemande qui battait en retraite; elle lui infligea de grosses pertes et s'empara de pièces lourdes.

Sur le front Czenstochow-Cracovie, la bataille se développe dans des conditions avantageuses pour nous. Dans la journée du 22 novembre, nous fîmes plus de 6.000 prisonniers. Les tentatives de l'ennemi de nous contre-attaquer ont échoué.

Pétrograd, 25 novembre. — Le combat de Lodz dure toujours. Les masses allemandes qui ont fait irruption le 20 novembre dans la région Strykow, Brezin, Koluski, Ragow, Tuckin, pressées de tous côtés par nos troupes, tentent maintenant de suprêmes efforts pour se frayer un chemin vers le nord.

Dans la région au sud de Koluski, les unités allemandes dispersées vont à l'aventure. Nous avons fait de nombreux prisonniers et nous nous sommes emparés de pièces d'artillerie lourde et d'artillerie de campagne. On considère que la bataille de Lovitch, le 24 novembre, a tourné à notre avantage.

Dans le combat engagé de Czenstochow à Cracovie, nos troupes ont une supériorité manifeste.

Au delà des cols des Carpathes, nos troupes enveloppent des forces autrichiennes considérables dans la région Mezolaboroz. Sur ce point, nous avons pris 1 général, 40 officiers, plus de 3.500 hommes, 3 trains de chemin de fer et des mitrailleuses. Au débouché de la plaine de Hongrie, nous avons occupé la ville de Homonna.

Pétrograd, 26 novembre. — Dans la bataille de Lodz qui continue, et dont l'avantage reste acquis à nos troupes, les efforts des Allemands tendent à faciliter la retraite de ceux de leurs corps ayant pénétré dans la direction de Brezin, qui reculent maintenant dans des conditions très défavorables pour eux.

Sur le front Autrichien, notre action se poursuit avec succès. Dans le combat du 25 novembre, nous avons fait prisonniers 8.000 hommes de troupes, dont deux régiments avec leurs commandants et officiers.

SITUATION MILITAIRE

24 NOVEMBRE, 15 heures. — D'une façon générale, la situation n'a subi aucune modification dans la journée du 23 novembre.

Sur la plus grande partie du front, l'ennemi a manifesté surtout son activité par une canonnade intermittente moins vive que dans la journée précédente.

Cà et là, cependant, quelques attaques d'infanterie, toutes repoussées. Toutefois, comme d'habitude, ces attaques ont été particulièrement violentes dans l'Argonne, où nous avons gagné du terrain dans la région du Four-de-Paris.

Rien à signaler entre l'Argonne et les Vosges; la brume, très épaisse, a d'ailleurs gêné les opérations.

Bon état sanitaire des troupes.

24 NOVEMBRE, 22 heures. — Journée relativement calme; canonnades intermittentes sur le front.

Quelques attaques dans l'Argonne, toutes repoussées d'ailleurs.

25 NOVEMBRE, 15 heures. — De la mer du Nord à Ypres, aucune attaque d'infanterie.

Entre Langemarck et Zonnebeke, nous avons gagné du terrain.

Aux abords de La Bassée, les troupes indiennes ont repris à l'ennemi des tranchées qui leur avaient été enlevées la veille au soir.

De La Bassée à Soissons, calme à peu près complet.

Nous avons légèrement progressé près de Berry-au-Bac et en Argonne.

A Belhincourt (nord-ouest de Verdun), une attaque allemande a été repoussée; une suspension d'armes demandée par l'ennemi lui a été refusée.

Dans la région de Pont-à-Mousson, notre artillerie a pu bombarder Arnayville.

Aucun incident dans les Vosges.

25 NOVEMBRE, 22 heures. — Journée calme.

Aucune modification sur l'ensemble du front.

26 NOVEMBRE, 15 heures. — La journée du 25 novembre n'a été marquée par aucun fait important.

Dans le Nord, la canonnade a diminué d'intensité et aucune attaque d'infanterie n'a été dirigée sur nos lignes qui ont légèrement progressé sur certains points.

Dans la région d'Arras, continuation du bombardement sur la ville et sur ses faubourgs.

Sur l'Aisne, l'ennemi a tenté une attaque contre le village de Missy; elle a complètement échoué, avec des pertes sérieuses pour les Allemands.

Nous avons réalisé quelques progrès dans la région à l'ouest de Souain.

En Argonne, en Woëvre, en Lorraine et dans les Vosges, calme à peu près complet sur tout le front. La neige est tombée très abondamment, surtout dans les parties les plus élevées des Vosges.

26 NOVEMBRE, 22 heures. — En Belgique, calme complet.

Au centre, canonnade sans attaque d'infanterie.

Rien à signaler en Argonne.

Petit engagement à l'est de Verdun.

SITUATION MARITIME

En Méditerranée. — Les escadres anglo-françaises continuent à bloquer l'Adriatique et les Dardanelles; elles protègent en outre les côtes d'Égypte et le canal de Suez.

Dans le Nord, des bâtiments anglais et français ont procédé à la reconnaissance des batteries allemandes établies sur le littoral belge.

Le vapeur danois *Anglo-Dane* a abordé et coulé le 9 novembre, dans la baie de Kiøge, le torpilleur allemand *S-124*.

Les croiseurs allemands du Pacifique ne paraissent pas avoir quitté les eaux chiliennes depuis le combat du 1er novembre.

Le croiseur auxiliaire allemand *Kronprinz-Wilhelm* a coulé, au large des côtes du Brésil, le paquebot anglais *Correntina* et le voilier français *Union*. Les équipages de ces navires ont été ramenés à Montevideo.

Le croiseur auxiliaire *Berlin*, entré à Trondhjem, et qui n'a pu quitter ce port à l'expiration du délai de vingt-quatre heures qui lui avait été fixé, a été désarmé par les autorités norvégiennes.

L'Amirauté britannique annonce que le sous-marin allemand «U-18», dont la présence avait été signalée sur le littoral nord de l'Ecosse, a été mis hors de combat par un navire de guerre britannique qui l'a éprouvé.

Le sous-marin, après avoir disparu, est revenu à la surface en arborant le drapeau blanc. Le contre-torpilleur anglais «Garby» s'est approché et a procédé au sauvetage des trois officiers et de 23 marins sur 24 qui formaient l'équipage. Un marin allemand s'est noyé. Le sous-marin a sombré aussitôt après avoir été accosté par le «Garby».

La destruction de ce sous-marin a été très rapidement conduite. Les autorités anglaises avaient été prévenues de sa présence dans la matinée, et à une heure vingt de l'après-midi l'opération était faite.

Le sous-marin «U-18» appartenait à la série «U-17-U-24», construite en 1912-1913. Son déplacement était d'environ 700 tonnes, sa vitesse atteignait 14 à 15 nœuds, son rayon d'action était de 2.000 milles. Il était muni de trois tubes lance-torpilles et il portait un canon de 37 millimètres.

Quant au «Garby», c'est un contre-torpilleur de 550 tonnes, vitesse 25 nœuds et demi, qui date de 1906.

SUR LE FRONT

D'un capitaine qui se bat près de Soissons. — «Pour le moment, je suis en plein bois... En venant chez moi, on a l'impression d'un certain luxe. Ma hutte — de cinq mètres de long sur quatre mètres de large — comprend, en effet, une vaste antichambre avec canapé de repos, une chambre à coucher munie d'une porte spéciale, et la cabine des agents de liaison avec téléphone à ma disposition.

Cela me console de la perte de mon ancien secteur, vraiment très «dix-huitième siècle», avec son *Grand-Trianon* (cabane en bois), son *Petit-Trianon* et son avenue des *Liaisons dangereuses*. Nous y avions percé aussi la *rue des Obus* et la *rue des Lapins*. Un écrivain de circonstance indiquait, dans ce secteur, que la chasse aux Boches était ouverte depuis le 6 octobre (jour où les Allemands ont reculé).

Dans mon secteur actuel, j'ai un grand perchoir de huit mètres de haut, qui est utilisé, le cas échéant, pour la chasse. Il sert également d'observatoire et permet de surveiller certain village occupé par les Boches, où l'on a percé des jours dans toutes les toitures pour tirer sur nous.

Cet après-midi, j'ai été voir la tranchée allemande — à 50 mètres de nous — en rampant sous bois. J'ai constaté qu'on avait, par dérision, mis en évidence des pantalons rouges et des kakis français. J'ai profité de ma promenade pour récompenser d'une bille de chocolat et d'un tricot de laine le deuxième tireur du régiment, qui appartient à ma compagnie et qui venait de descendre deux Allemands. Peu s'en est même fallu qu'il ne fit coup triple!

Le froid vient. Gelée blanche ce matin, et hier passage d'un immense troupeau d'ois sauvages qui criaient comme si on les égorgait, parce que le canon faisait rage. L'hiver s'annonce...

D'un journaliste en mission. — Les Allemands sont à deux cents mètres. S'ils parlent fort, dans le silence de la nuit, on les entend. A cette faible distance le tir est si précis que si on regarde trop longtemps par un des créneaux, révélant la présence de sa tête en occultant l'ouverture, on risque d'avoir le crâne fracassé par une balle. De bons tireurs sont chargés de ce tir à éclipse; peut-être même des fusils, fixés à des chevalets, sont-ils braqués à l'avance sur certains des créneaux. Mais à part ce danger, la sécurité

est à peu près complète dans la tranchée. Il est bien rare qu'un obus tombe entre ses lèvres étroites. Ceux qui éclatent sur la terre voisine ne peuvent guère faire que du bruit.

Une bonne humeur et une santé imprévues règnent dans la tranchée. On a même réussi à s'y créer un confortable inattendu. Le sol est assaini par des gouttières qui aboutissent à de petits puisards; des planches, couvertes de terre, abritent des éclats d'obus et du froid les hommes qui ne sont pas aux aguets aux créneaux. Très peu en arrière, des chambres souterraines s'ouvrent sur des couloirs latéraux; un officier a fermé d'un rideau l'entrée de la sienne; dans une autre, les soldats entretiennent un feu qui chauffe fort bien en brûlant dans une cheminée improvisée, dont le tuyau débouche dans le champ au-dessus, au ras des betteraves. S'il vient une alerte, les téléphones qui courent partout appelleront sur la ligne de feu les hommes ainsi en réserve. D'autres ironie plus loin en arrière mettront en action des batteries dissimulées.

Pour se distraire vraiment dans la tranchée, il faut risquer sa peau. Je passe près d'un soldat qui attend visiblement de pouvoir en sortir. Je le questionne, et il répond : «J'attends qu'il fasse un peu moins clair pour monter dans ce trou» plier et prendre un croquis «des tranchées allemandes». C'est se donner en cible : on est à peine en arrière de la ligne la plus avancée. «Bah! fait l'homme, si cela siffle trop, je descendrai!»

D'un lieutenant d'artillerie de forteresse. — Il y a de tout dans ma formation territoriale : des cavaliers, des lignards, des vitriers, des ouvriers des sections, des artilleurs coloniaux, des matelots, des marabouts, d'anciens légionnaires naturalisés français (les médailles brillent sur les poitrines), et, enfin, 250 artilleurs de forteresse ou de campagne.

Les différentes classes de l'armée territoriale sont représentées. La moyenne des hommes a quarante-quatre ans. Beaucoup en ont quarante-sept. Tous sont venus au galop, et de cet amalgame invraisemblable est sortie, en moins de huit jours, grâce à l'esprit de sacrifice et de discipline, une batterie d'artilleurs de forteresse, uniforme autrement que par la tenue. Evidemment, ça n'a pas été sans peine; mais chacun y a mis du cœur, et à une première alerte, les anciens «tire-au-flanc», ceux qui n'avaient jamais servi, furent les premiers à leur poste, tellement la peur de paraître en retard les talonnait.

Jusqu'ici, ces hommes ne se sont pas battus. Ce n'est pas une raison pour les ignorer : ces «vieux» avaient plus de soucis domestiques que les jeunes de l'active ou de la réserve. Ils n'en ont rien fait paraître. Ils ont souvent forcé la note pour rire et chanter. Ils n'ont jamais désespéré. Ils sont prêts.

Eux aussi ont bien mérité du pays.

D'un correspondant de guerre. — Nos braves soldats ne savent pas qu'ils ont fait des choses héroïques, parce qu'ils ne prennent rien au sérieux, et en général ils n'évoquent un grand péril qu'ils ont couru que pour rappeler en riant la figure qu'ils y faisaient, ou le détail comique qui y contrastait. Témoin cet Auvergnat, leur camarade, qui avait perdu sa compagnie, à moitié détruite, et se mettant à sa recherche, tombe dans la nuit au milieu des Allemands, et du ton le plus naturel :

— Ch'est ici la dixième compagnie ?

Témoin cet autre, qui, brusquement, se trouve seul dans un village nez à nez avec deux énormes Poméraniens : il croit le village occupé par l'ennemi, il jette son fusil à terre et fait signe qu'il se rend. Mais les deux Allemands, qui s'étaient égarés, lèvent les bras, eux aussi, en criant : «Kamarad!» Notre homme comprend, se ravise, ramasse son fusil (il dit son «flingue», en racontant son histoire, sans autre vergogne) et marche sur les deux Allemands sans plus s'étonner :

— Ah! bon... ça va bien! Eh bien, suivez-moi, les Boches!

Et il les emmène prisonniers...

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



Mme Poincaré et les blessés. — Une touchante cérémonie a eu lieu cette semaine à l'hôpital fondé à Bordeaux par le barreau de cette ville. En présence des blessés, le bâtonnier, au nom de l'ordre des avocats, a remis à Mme Poincaré une médaille commémorative et l'adresse suivante :

«Madame, Nous ne pouvons oublier que votre première pensée, en arrivant dans notre cité, fut de faire appeler un délégué de la Croix-Rouge à qui vous avez demandé, en vous réclamant seulement de votre titre d'infirmière diplômée, un emploi dans un hôpital.

«Et les avocats du barreau de Bordeaux ressentent une juste fierté quand vous avez choisi, pour y remplir la fonction la plus modeste, l'hôpital qu'ils avaient fondé.

«C'est là que nous nous avons vue vous donner tout entière à votre tâche et en accepter toutes les servitudes, prouvant par l'exemple combien la noblesse du cœur peut relever les actes les plus humbles.

«Chacun de nous, Madame, se souviendra avec émotion de l'infirmière, toujours discrète et bonne, qui venait chaque jour prendre son service dès la première heure et dont la persévérance apportait tous les matins à nos chers blessés, avec les soins les plus attentifs, un réconfort impatientement attendu.

La fête du roi. — On s'est demandé pourquoi la fête du roi des Belges avait été célébrée le 15 novembre, qui n'est point la Saint-Albert. Voici l'explication toute simple.

Le roi Albert a eu le malheur de perdre sa mère le jour de sa fête patronymique. D'autre part, quatre-vingts ans durant, la Belgique avait fêté ses rois le 15 novembre, jour de la Saint-Léopold. Cette dernière date fut donc maintenue par le souverain lui-même quand il succéda à Léopold II.

Et n'en déplaise au kaiser, les Belges continueront à fêter le roi Albert le jour... de la Saint-Léopold.

Le service postal aux armées. — On imagine difficilement l'importance du mouvement postal aux armées. Quelques chiffres permettront d'en juger :

Le bureau central militaire postal a reçu :

Le 20 novembre, 350.000 lettres, 8.200 paquets, 96.551 chargements, 9.200 mandats.

Le 21 novembre, 1 million 100.000 lettres, 3.000 paquets, 121.900 chargements, 8.500 mandats.

Le 22 novembre, 900.000 lettres, 8.100 paquets, 115.900 chargements, 9.145 mandats.

Le 23 novembre, 1 million de lettres, 6.300 paquets, 127.000 chargements, 9.250 mandats.

La situation est à jour et aucune correspondance ne reste à expédier de la réception de la veille.

Comment on les fait marcher. — Dernièrement, une reconnaissance de cavaliers français surprenait dans un petit bois, à l'est d'Ypres, trois compagnies d'infanterie allemande, avec lesquelles se trouvaient quarante officiers. Tous se rendirent.

Les prisonniers mouraient littéralement de faim. Ils déclarèrent qu'ils avaient été obligés de se nourrir d'écorces d'arbre. Certains racontèrent que pour les forcer à avancer contre nos troupes, on plaçait derrière eux des mitrailleuses prêtes à les foudroyer s'ils s'avisèrent de lâcher pied.

Ils commencent à savoir. — Un Neuchâtelais arrivé de Berlin raconte ce fait signalé également par des voyageurs hollandais.

Devant prendre un train du matin, il arrive avant six heures pour l'enregistrement de ses valises. A un coin de rue, une grande affiche attire ses regards par ses gros caractères, et il lit :

Donnez-nous du pain!
Rendez-nous nos enfants!
Dites-nous la vérité!

Une demi-heure après, il repasse par la même rue. L'affiche avait disparu; elle était remplacée... par un cordon d'agents de police.

De ce que nous rapportent les voyageurs retour de Berlin, on peut inférer que le voile des mensonges officiels commence à se déchirer.

Leurs pastilles incendiaires. — La guerre sauvage qui nous est faite avait été préparée dans ses moindres détails; les destructions et les incendies avaient été prémédités. La preuve en est dans ces pastilles incendiaires dont les soldats allemands avaient été munis. Ces pastilles, jetées à poignées dans un foyer, donnaient immédiatement au feu une violence à laquelle rien ne résistait.

Les pastilles trouvées sur des prisonniers seront analysées avec soin; l'examen sommaire qui en a été fait permet de croire qu'elles sont constituées par un mélange de poudre d'aluminium et d'oxyde de fer dans un ciment qui pourrait être du collodion.

Démision ! — Un incident caractéristique vient de se produire à Genève, motivé par l'attitude de M. Hugo de Claparède, professeur de droit à l'Université de Genève et fils du représentant diplomatique de la Suisse à Berlin.

Ce professeur, qui avait il y a un mois affirmé dans une lettre publique son admiration pour «la noble mission accomplie par les armées allemandes», avait entrepris dans ses cours de justifier la violation de la neutralité belge.

Quand, à la leçon suivante, le professeur monta en chaire, un étudiant se leva et donna lecture de ce Manifeste :

«Au nom des étudiants de l'Université de Genève, Monsieur, étant données les opinions que vous manifestez et qui sont injurieuses pour l'héroïque Belgique que nous aimons et admirons hautement; étant donné que vous exprimez dans vos cours des sympathies germanophiles incompatibles avec votre qualité de Suisse neutre, nous vous sommons de donner immédiatement votre démission de professeur de l'Université de Genève, votre attitude vous interdisant de continuer à occuper un emploi public rémunéré par l'Etat.»

Des applaudissements frénétiques saluèrent ces derniers mots, et sous les huées, le professeur germanophile dut quitter précipitamment la salle.

Quelle chance pour nous ! — Sir Edward Grey a eu l'occasion de déclarer, au Parlement anglais, que la principauté de Liechtenstein se considérait comme neutre dans la guerre actuelle. C'est là une curiosité plutôt qu'un événement.

La principauté de Liechtenstein est située entre la Suisse et l'Autriche; elle est constituée par deux anciens fiefs du Saint-Empire germanique, qui, après la dissolution de cet empire, ont successivement fait partie de la Confédération du Rhin (jusqu'en 1815), puis de la Confédération germanique (1815-1866) et qui finalement se sont trouvés tout seuls. Ils comptent, réunis, 10.000 habitants environ, répartis sur 65 milles carrés.

Mais on frémit en pensant à ce qui menaçait les alliés, si Liechtenstein n'avait pas résolu de rester neutre!

A Madagascar. — Un des croiseurs allemands, le «*Kenigsberg*», a paru devant Majunga dans l'intention de l'attaquer. Il a même demandé à la ville de se rendre, mais le commandant a fait répondre qu'il avait comme otages une vingtaine d'employés de commerce allemands et qu'à chaque coup de canon tiré par le croiseur il ferait tomber la tête d'un de ces prisonniers.

Le croiseur disparut!

Un espion allemand pendu. — Un espion allemand, qui avait réussi à monter à Madras à bord d'un transport anglais, arrivé à Marseille avec le dernier contingent indien, a été jugé par le conseil de guerre réuni sur le navire et condamné à être pendu. La sentence a été exécutée entre les deux ponts du transport. Comme le navire partait le même soir, le cadavre a été jeté à la mer, au large de Marseille.

Le vingt-troisième bombardement de Pont-à-Mousson. — Dans la nuit du 10 au 11 novembre, Pont-à-Mousson a subi son vingt-troisième bombardement. Les Allemands se sont amusés féroce à tirer douze coups à la minute avec douze obus. Résultats : une jeune fille de dix ans tuée dans son lit, un enfant de quatre ans tué aussi, un autre grièvement blessé, sept maisons démolies.

Cuisine tudesque. — On a trouvé sur un officier allemand fait prisonnier dans l'Argonne le billet suivant que lui adressa sa Gretchen :

«Cher Fritz, prends garde aux pièges et aux fermes de Paris... Quand tu nous revendras avec les lauriers de la victoire, je te ferai, ce jour-là, le plat que tu aimes tant; les sardines à l'huile à la sauce de fraises.»

La cuisine des Boches vaut leur «Kultur».

Sous le feu. — En Flandre, un refuge de blessés est le centre d'un violent bombardement. Un «gros noir» éclate devant la porte. Sans se presser, un médecin auxiliaire enlève sa pipe de sa bouche et crie vers le comptoir du magasin transformé en refuge :

«Voyez caisse, rendez un soixante-quinze à Monsieur!»

Une batterie française installée dans le voisinage s'exécute aussitôt.

RETOUR EN FRANCE

L'achat de la conscience de mon flibustier de Liebau et le bénéfice prélevé par lui sur mon billet avaient considérablement réduit mon pécule. Plus je laissais de pays derrière moi, moins, comme de juste, il me restait d'argent dans ma bourse. Je ne voyageai bientôt plus qu'en seconde, puis en troisième. Je passai successivement du buffet à la cantine et de la cantine à la boulangerie et au robinet des gares. Mais toutes les économies du monde qui font durer l'argent ne le font pas renaitre. Néanmoins, mon voyage se poursuivait, tant bien que mal, jusqu'à Milan. Là, je n'avais plus en tout et pour tout qu'une trentaine de francs dans ma poche, et le prix du trajet jusqu'en France était de beaucoup plus.

Je contai ma détresse et mon angoisse au chef de gare. Il en parut touché et je devais bientôt voir que cette apparence n'était pas trompeuse. Son premier conseil fut que je devais profiter de l'heure d'intervalle qu'il y avait entre les deux trains pour aller jusqu'au consulat demander un secours. Je connaissais la ville, il m'indiqua la route à suivre et je courus frapper à la porte du consul.

Il me répondit qu'il ne logeait pas de sensibilité dans son consulat. Ce ne fut qu'après de longues instances, que je crois avoir été très chaleureuses sinon très pathétiques, qu'il finit par sortir de son tiroir un écu de cinq francs, en même temps qu'il sortait de son buvard une feuille de papier, me demandant de signer préalablement un reçu de son obole.

Je fus assez maître de moi pour me contenter de refuser poliment son offre inutile, mais je sollicitai en échange une grâce moins coûteuse que son écu, puisque aussi bien elle ne lui coûterait rien. Je lui demandai un mot d'écrit recommandant aux autorités françaises un soldat évadé des prisons de l'ennemi revenant en France pour y reprendre du service.

Sans attendre qu'il me rendit justice et sans lui accorder un adieu qu'il n'avait pas mérité, je descendis à la hâte l'escalier du consulat et recourus retrouver mon chef de gare. Ma déconvenue l'indigna plus que moi-même, et quand je lui demandai jusqu'où il pourrait me donner un billet pour 35 fr. 50, il frisa par deux fois sa grosse moustache, lâcha deux ou trois : «Corpo di Bacco!» puis d'une étreinte cordiale me refermant la main dans laquelle je lui tendais, sans métaphore, le restant de mes écus :

«Gardez cela, me dit-il, je suis un vieux soldat de 1859. J'étais à Palestro côté à côté avec votre régiment; je prends sur moi de vous donner une première militaire jusqu'à Lansbourg, et je prends sur moi aussi de vous la payer de ma poche, laissez-moi faire.»

Et le vieux bersaglier me poussa dans le wagon, ferma sur moi la portière et me fit de la main un signe d'adieu tout en martelant encore quelques bordées d'injures contre *questo cog... di consul di Francia*. Je n'en fus pas autrement flatté, — *per la Francia*, — mais je ne me sentais vraiment pas en droit de le contredire.

Nous n'étions guère en tout qu'une douzaine de voyageurs dans le long et pesant compartiment qui gravissait en grinçant les pentes neigeuses de la montagne.

A l'extrémité opposée de la voiture, il y avait, blotti dans un coin et dormant d'un sommeil coupé de réveils agités, un personnage à peu près aussi étrangement accoutré que moi-même. Une longue redingote, qui n'avait assurément pas été faite pour lui, lui servait de paletot; il avait comme moi son pantalon dans ses bottes, et comme moi un bonnet de voyage de gros feutre gris enfoncé sur la nuque et lui descendant jusqu'aux sourcils; un foulard fané lui entourait le bas du visage. En face était assis, autre personnage hétéroclite, un petit homme fortement râblé, les yeux très vifs, la moustache noire et dure, l'air assez jeune, mais n'en grelottant pas moins dans sa légère vareuse aux boutons de corne. Ses deux mains obstinément plongées dans ses poches, ne semblaient pas pouvoir y trouver beaucoup plus de chaleur que d'argent.

Je dois avouer que, si rassuré que je fusse par le fait de me sentir en pays ami, une vague inquiétude me serrait toujours le cœur et je n'eusse pas desserré les dents pour un empire avant d'être tout à fait « chez nous ».

Je suivais sur la carte les tours et les détours de notre wagon. Encore dix kilomètres ! Encore cinq ! Encore trois ! Encore deux ! Enfin, c'est Elle, la France !

L'homme du coin, l'homme d'en face et moi-même, nous voilà subitement debout. Celui-là criant : « Nous y sommes ! » C'est autre : « Ca n'est pas fâcheux ! » et moi répétant sans me lasser : « C'est Elle ! c'est la France ! »

Après avoir entendu nos clameurs avec surprise, les autres voyageurs du train nous voient avec stupeur nous rapprocher brusquement, nous serrer les mains, tandis que nous nous répondons avant même de nous être interrogés : « Moi, je viens de Hirschberg ! — Moi, je viens de Breslau ! — Moi, je viens de Goerlitz ! »

Chacun alors de commencer son récit d'évasion, les propos s'entremêlant, s'embrouillant et s'achevant dans des rires sans prétexte, mais non sans cause.

— Je suis le capitaine Strasser, me dit l'un.

— Je suis, moi, le lieutenant Blanc, me dit l'autre.

— Et je suis, moi, le demi-sous-lieutenant de mobiles et le demi-zouave Déroulède.

..... Lanselbourg ! Vingt minutes d'arrêt ! buffet !

— Oui, buffet ! dit l'un, c'est assez tentant.

— Sans doute, dit l'autre, mais trois francs cinquante par tête, c'est décourageant quand on n'a pas dix sous en poche.

— Eh bien ! mais et ça ? repris-je victorieux en étalant mes trente-cinq francs cinquante. Et puis, pourquoi ne demanderions-nous pas la charité dans nos casques, comme Bèlisaire ? M'est avis qu'un buffetier d'une station frontière ne nous refusera rien. Nous sommes bien forts, d'ailleurs, puisque nous avons, en tout cas, de quoi payer.

Je pris toutefois la précaution de ne pas nous mettre à table avant d'avoir expliqué notre état de pauvreté au gros homme réjoui qui se trouvait précisément sur le seuil de sa porte. Je n'avais pas trop présumé de sa générosité. Il ne fronça pas même le sourcil, nous tendit cordialement sa large main, bien décidé, nous déclara-t-il, à n'y rien laisser mettre autre chose que nos mains vides. Sans plus de phrases, d'hôtelier devenu hôte, il nous fit passer dans sa petite salle à manger personnelle et arrosa d'une bouteille de son meilleur vin le repas gratuit, qu'il tint à nous servir en personne.

Avant de quitter cette première bourgade du pays français, il me parut plaisant d'écarter une fois encore le facile courroux de mon atrabilaire gouverneur de Breslau. Je me rappelai qu'entre ses diverses prétentions il se vantait d'avoir bien connu nos us et coutumes que notre langue. Je me procurai un morceau de brioche, je le taillai à la dimension d'une carte de visite et j'y calligraphiai de ma plus belle main :

Le zouave Déroulède
au Général von der Linden

(Fin.) Paul DÉROULEDÉ.

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRÉSIDENCE DU CONSEIL. — Un crédit extraordinaire de 500,000 fr. est ouvert pour accorder des avances sur leurs traitements aux fonctionnaires communaux et départementaux des régions occupées par l'ennemi.

MINISTÈRE DE LA JUSTICE. — Les nominations dans la magistrature se feront en 1915 d'après le tableau d'avancement de 1914, dont la validité est prorogée.

MINISTÈRE DU TRAVAIL. — Le taux des secours de chômage ne peut dépasser par jour 1 fr. 25 pour chaque chômeur chef de ménage, ni 0 fr. 50 pour chacune des autres personnes en chômage dans le même ménage ou à la charge du chef de ménage. Sont présumés à la charge du chef de ménage les enfants de moins de seize ans ne travaillant pas ou dont le salaire est inférieur à 50 c. par jour.

Sont déduites des secours : 1° les sommes versées aux chômeurs ou aux personnes à leur charge par les employeurs, les Caisses

de chômage, les Sociétés de secours mutuels ou les institutions charitables ; 2° celles qu'ils reçoivent en vertu de la loi sur les retraites ouvrières et paysannes ou de la loi sur l'assistance aux familles nombreuses.

MINISTÈRE DES FINANCES. — Un décret du 27 octobre avait organisé, à partir du 1er décembre, à titre transitoire, une procédure spéciale pour la présentation des effets de commerce et leur recouvrement en justice contre le débiteur principal. Réserve entière était d'ailleurs faite en ce qui concerne les mobilisés et les habitants des régions envahies, pour lesquels la prorogation des échéances était de droit. Un nouveau décret du 24 novembre suspend jusqu'au 31 décembre l'application de la procédure relative au recouvrement des valeurs négociables et des créances à raison de ventes commerciales ou d'avances sur titres.

MINISTÈRE DES COLONIES. — L'institution d'office de délégations de soldes est organisée au profit des femmes, des descendants ou des ascendants des militaires mobilisés en service aux colonies.

LA DÉLIVRANCE

Depuis quarante-quatre ans, le régime des armements gigantesques a été imposé par la Prusse à l'Allemagne, par l'Allemagne au reste de l'Europe, que dis-je, au monde entier. Ce régime, qui épuise les nations, ce cauchemar de la paix armée, plus ruineuse que ne l'était la guerre autrefois, vous allez le dissiper en brisant la puissance malaisante qui le fait peser sur le monde, et le monde vous bénira.

De grands crimes avaient été commis contre le droit des peuples, et dans chacun de ces crimes la main du même malfauteur se retrouve, avec l'empreinte dont il signe ses forfaits : brutalité, cynisme, mépris du droit, culte de la force. Ces crimes, mes camarades, vous allez les faire expier au peuple sans foi ni loi, à la race de proie qui s'en est souillée. Voici que, déjà, la Pologne, à l'appel du magnanime empereur de Russie, se prépare à sortir frémissante du tombeau où elle avait été enfermée toute vive et sur lequel de si nobles larmes françaises depuis plus d'un siècle ont coulé. Gloire à vous, qui aurez aidé à s'accomplir ce miracle de la résurrection d'un peuple !

Danois du Slesvig volés au Danemark ; Alsaciens-Lorrains volés à la France ; Belges, dont vous secondez en ce moment même l'héroïsme pour les empêcher de subir le même sort ; Serbes, que vous contribuez indirectement à sauver de la machination scélérate ourdie contre eux par un autre bandit allemand, béniront vos armes libératrices, les armes de la France qui aime les opprimés, qui protège les faibles. Et je dis que pour une telle œuvre, si belle, si généreuse, si humaine, qui si clairement porte la marque de notre race, — de même que les crimes dont je vous parlais portent la marque teutonne — je dis, chers soldats de France, qu'il vaut bien que vous versiez, comme vous le faites, sans en marchander une goutte, tout ce beau sang qui coule de vos veines, ce sang auquel des vieux que je connais sont inconsolables de ne pouvoir mêler le leur.

Et vous serez vainqueurs, aussi sûrement que le jour succédera demain à la nuit. Car vous savez pourquoi vous vous battez : pour la France, d'abord, mais non pas pour elle seule ! Pour la délivrance de l'Europe, pour l'avènement dans le monde d'une ère nouvelle, meilleure, plus fraternelle, d'une humanité libérée de ce spectre sinistre de la guerre, qui, depuis près d'un demi-siècle, de par la volonté malaisante de la Prusse, rôde sans cesse à l'horizon de tous les peuples.

Vous comprenez à merveille ces idées très simples. Or, elles sont aussi fortes qu'elles sont simples. Il y a en elles une vertu mystérieuse qui vous rendra irrésistibles comme vos anciens de la Révolution. Allez donc, chers soldats de France ! Chargez, chargez à fond ! « La Victoire, en chantant, vous ouvre la carrière. » Soyez terribles à l'ennemi sur les champs de bataille, cléments aux prisonniers et aux blessés après le combat. Montrez à ces Allemands qui fusillent des femmes, des enfants, des vieillards, que vous valez

mieux qu'eux, par la générosité comme par le courage. Et pour seul châtiment de leurs crimes, rappelez-vous, frères, l'Alsace et la Lorraine à la pointe de vos baïonnettes et de vos sabres.

George DURUY.

Professeur d'Histoire et de Littérature à l'École polytechnique.

L'intestin allemand

Un éminent chirurgien de Strasbourg, M. le docteur Boeckel, qui, ayant quitté l'Alsace aux premiers bruits de guerre, donne actuellement ses soins à nos blessés dans un hôpital de Lyon, a déclaré ceci dans une communication récente faite à ses collègues :

« En pratiquant l'autopsie d'un Allemand, il y a quelques jours, à ma clinique, j'ai pu constater qu'il avait l'intestin plus long d'un mètre cinquante centimètres que les autres variétés humaines... Il faut en conclure que cette race est encore à l'état de transformation. »

En d'autres termes, les Allemands seraient encore très rapprochés, au point de vue physiologique, des ruminants — de la tache, par exemple — qui, pourvus d'un intestin extrêmement long, mangent et mâchent toute la journée. C'est ce qui explique qu'ils aient besoin de tant de nourriture. Il leur faut du « volume » pour remplir leur « intestin grêle » et leur « gros côlon » (eh bien, mon colon !), et la ration du soldat français ne leur suffit pas. Les prisonniers que nous avons faits déclarent que notre pain blanc « se digère trop vite » et ne tient pas assez de place. Ils se plaignent aussi de ne pas avoir assez de corps gras : beurre, lard ou saindoux, et se font envoyer par leurs parents ou leurs fiancées des quantités énormes de saucisses de famille, de « leberwurst » et de viandes fumées. Car ces « ruminants » en voie de transformation ont besoin de beaucoup de charcuterie, et même, parfois, ils en absorbent un peu trop.

M. Cunisset-Carnot raconte à ce sujet, dans le « Temps », un curieux épisode de la guerre de 1870. C'était pendant l'hiver, à Pouilly, en Bourgogne, où les Allemands venaient de s'établir. Un soir, on s'aperçut qu'il manquait un fantassin. Alerte et perquisition. Le maire — un vieux médecin du pays, qui n'était autre que le père de M. Cunisset-Carnot — assistait aux recherches, attaché par une courroie, sous la menace d'être fusillé si l'on ne retrouvait pas le disparu. On le découvrit enfin chez un fermier ; il était étendu raide mort derrière un tas de bois. Le fermier, le maire, et par la même occasion, quelques autres habitants allaient être collés au mur, lorsqu'un médecin-major obtint de retarder l'exécution et de faire l'autopsie de la victime.

L'homme n'avait point de blessure, mais son ventre distendu formait bourrelet au-dessus de ses côtes, et à la première incision, il explosa ; il était gonflé de lard cru : il y en avait onze livres !

— Si ce cochon-là, disait plus tard le maire — en parlant du Prussien — n'avait pas avalé tout ça sans le mâcher, il l'aurait peut-être digéré !

Quand les Allemands seront tout à fait « transformés », ils digéreront des briques.

NOUVELLES MILITAIRES

Le ministre de la guerre, venant de Bordeaux, accompagné du capitaine Doumayrou, son officier d'ordonnance, est arrivé mardi soir à Bourges pour inspecter les différents services de la région et s'assurer personnellement que ses instructions étaient exactement remplies. Le général Lefort a reçu M. Millerand à son arrivée au quartier général.

Le ministre a visité les établissements militaires.

Il a témoigné toute sa satisfaction aux officiers placés à leur tête, et les a chargés d'en transmettre l'expression à tout le personnel.

LE PORTUGAL se déclare en faveur des Alliés

Les deux Chambres portugaises, réunies à Lisbonne en séance extraordinaire, le 25 novembre, ont voté à l'unanimité et sans débats une résolution donnant au gouvernement de pleins pouvoirs pour prendre part à la guerre quand il le croira nécessaire.

La foule qui stationnait au dehors a longuement acclamé les nations alliées. La municipalité de Lisbonne, aussitôt après la séance, a adopté par acclamation la motion suivante :

La municipalité salue, pour la patrie, dans cette heure solennelle, les armées de terre et de mer, et se fie à leur héroïsme, à leur haut sentiment de patriotisme, qui ne se sont jamais démentis, pour maintenir et garantir dans leur intégrité l'honneur et l'avenir de la République portugaise.

La presse portugaise, qui qualifie la journée d'historique, accueille avec enthousiasme la déclaration du gouvernement et la loi votée, en faisant remarquer que le vote diffère d'une manière importante de celui qui avait été émis en août sur la même question. A ce moment, le gouvernement n'avait été autorisé qu'à prendre des mesures défensives.

Bombardement du hangar des Zeppelins

Trois aviateurs anglais ont quitté la France, samedi 21 novembre, par la voie des airs, ayant la fabrique de zeppelins de Friedrichshafen comme objectif.

Malgré les coups de canon dirigés contre eux, au cours d'un voyage de plus de 400 kilomètres, exécuté tout entier au-dessus du territoire ennemi, les aviateurs ont atteint leur but.

Le « Figaro » donne les détails suivants : Le projet d'anéantir en partie ou en totalité les ateliers de zeppelins avait été décidé par le commandant Briggs afin de contrarier la construction, l'entretien et la réparation des croiseurs aériens allemands et aussi d'émouvoir l'opinion publique allemande. Ce double but fut atteint, car les bombes lancées par les aviateurs anglais anéantirent complètement un outillage unique, long à reconstituer et indispensable pour les réparations des zeppelins. Le projet des aviateurs anglais avait été tenu secret. Seuls les généraux et les états-majors étaient au courant de la tentative qui fut fixée au samedi 23 novembre. A 10 h. 10, salués par les généraux, les aviateurs prirent leur vol, s'élevèrent à 1,400 ou 1,500 mètres, et piquèrent sur le Rhin dont ils empruntèrent le cours. Briggs conduisait le vol. Jusqu'à Schaffhouse, les aviateurs restèrent en vue les uns des autres ; mais alors, trompés par la brume, le commandant Briggs tira sur sa gauche, pendant que les lieutenants Sippe et Bobington, sans se voir, suivaient le Rhin.

En vue de Constance, Sippe plongea, traversa la ville au ras des maisons, puis la ville franchie, se dirigea sur le lac, en volant à deux mètres au-dessus de l'eau. Perdu dans la brume, il poursuivait son vol jusqu'au delà de Friedrichshafen, reprit de la hauteur et, s'élevant, aperçut dans le ciel Briggs qui, déjà, attaquait la cité des zeppelins. Sippe voyait éclater les bombes férées de terre contre son compagnon ; il piqua alors résolument, tandis qu'autour de lui éclataient les shrapnells. Descendu au-dessus des hangars, il bombarde les ateliers. Un véritable affolement se produisit dans la cour des usines.

Trois heures après son départ, le lieutenant Sippe atterrissait à l'endroit d'où il était parti. Le lieutenant Bobington atterrissait quelques centaines de mètres plus loin. Seul, le commandant Briggs manquait à l'appel. Briggs, blessé, avait dû atterrir et avait été aussitôt assailli par des soldats allemands. Il se défendit bravement, abattant sept ennemis à coups de revolver. C'est alors que survint un officier allemand. Briggs lui dit : « Si vous faites un pas, vous êtes mort ». L'officier répondit : « Rendez-vous, vous aurez la vie sauve ! ». Briggs remit alors son revolver à l'officier qui s'aperçut qu'il était vide. Furieux d'avoir été joué, il frappa Briggs d'un coup de cravache.

A leur retour à Belfort, les lieutenants Sippe et Bobington ont été remerciés par le général Thévenet et décorés de la Légion d'honneur devant les troupes.

Humour alsacien.

Économie de Verbes.

Les Alsaciens se blaguent eux-mêmes sous prétexte qu'ils ont toujours eu de l'accent. L'un d'entre eux, non des moins connus, nous assurait qu'autrefois, du temps français, une brave Strasbourgeoise, qui cherchait à gagner sa vie comme elle pouvait, avait naïvement accroché à sa fenêtre — dans la rue du Dôme — cette étonnante pancarte professionnelle :

MADAME ANSELME GLINTZ

Cardé les matelas et les enfants.

C'est peut-être cette excellente femme qui avait inspiré à l'illustre Labiche le sujet de sa charmante comédie en un acte : « La fille mal... cardée » !

L'Élève en droit.

Dans ce temps-là aussi, et dans ce même Strasbourg, fécond en fantaisies indigènes, un cabaretier des environs de la Faculté de Droit, avait fait peindre sur son enseigne un éléphant qui se tenait debout, la trompe levée.

— J'ai choisi cette enseigne, expliquait-il, très fier de son idée, parce que ce sont mes voisins les étudiants qui composent ma clientèle ordinaire.

— Mais quels secrets rapports, lui demandait-on parfois, voyez-vous entre ces futurs juristes et ce pachyderme sur deux pieds ?

— Ah ça ! répliquait-il, vous ne comprenez donc rien ! On voit bien pourtant que mon enseigne signifie : « A l'élève en droit ! »

Les cinq S.

On prétendait communément en Alsace que les notes de conduite des officiers allemands étaient souvent ornées, en marge, d'un ou plusieurs S d'aspect mystérieux, et que le mot de l'énigme était celui-ci :

S. Veut dire sauff : il boit.
SS. Sauff stark : il boit fortement.
SSS. Sauff sehr stark : il boit énormément.
SSSS. Sauff sehr stark Schnaps : il boit énormément de schnaps.

Enfin, les cinq S, maximum qu'un officier ivrogne put atteindre, signifiaient : Sauff sehr stark schlechten Schnaps : « il boit énormément de mauvais schnaps ».

Ce sont probablement les officiers aux cinq S qui ont été chargés d'organiser les pillages et les incendies dans les régions occupées.

LES CIGOGNES

Les Cigognes d'Alsace
Quittent les vieux clochers
Et cherchent dans l'espace
Des toits hospitaliers.

Elles gitaient au haut des cathédrales,
Mais le grondement des canons
Et l'aigu sifflement des balles
Leur ont donné de gros frissons...
Et les voilà — combien peureuses ! —
S'en volant toutes, regagnant
Les chemins d'Orient,
Vite, à coups d'ailes furieuses.

Les Cigognes d'Alsace
Quittent les vieux clochers
Et cherchent dans l'espace
Des toits hospitaliers.

Nos gas pour vous font de rudes besognes :
L'an prochain, quand vous reviendrez,
Tout à l'aise, dames Cigognes,
En Alsace vous dormirez !
Car sur les vieux clochers que dore
Un soleil de gloire et de paix,
Flottera pour jamais
Notre grand drapeau tricolore !

André ALEXANDRE.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre ; bureau de la presse, Bordeaux. »
Les manuscrits ne sont pas rendus.

BLOC-NOTES

Le Conseil général du Gard a voté un crédit d'un million en faveur des régions envahies par l'ennemi.

Un comité d'initiative vient de se former à Paris dans le dessein d'offrir, au moyen de souscriptions uniformes de 10 centimes, au nom de la Ville de Paris, une épée d'honneur au roi des Belges, à l'occasion de la prochaine fête de Noël.

Le prince Bourhan-Eddine, fils d'Abdul-Hamid, qui avait été impliqué dans le complot contre le sultan, a été, dit-on, enlevé et séquestré par des gens du général Liman von Sanders.

Le tsar a télégraphié au généralissime, le priant de transmettre au commandant de la flotte russe de la mer Noire sa reconnaissance pour la réussite de ses opérations.

On annonce la mort du général allemand Stenger, qui s'était fait un triste renom par l'ordre inhumain donné à ses troupes de tuer tous les blessés pour ne pas laisser un soldat français vivant derrière elles.

M. d'Andigné, conseiller municipal de la Muette, capitaine de cavalerie, a été grièvement blessé et fait prisonnier. Sa brillante conduite lui valut d'être décoré de la Légion d'honneur.

Le vainqueur des « Six Jours » de New-York est Goulet-Gréno, avec 67 points. Les premières équipes ont couvert 2,758 milles et un tour, battant le record du monde par 7 milles et un tour.

M. Max Doumic, frère de notre éminent collaborateur, qui, à cinquante-deux ans, s'était engagé, est mort héroïquement au champ d'honneur.

L'Express de Berlin à Cologne est entré en collision avec un train de marchandises. Cinq tués, treize blessés. Dégâts matériels importants.

Le baron de Klopstein, âgé de soixante-dix ans, conseiller général de Cirey-sur-Ve, uze, suivait de la fenêtre du château de Val-et-Châtillon les péripéties d'un combat qui rendait cette localité aux Français, quand un Allemand, qui fuyait, lui tira une balle en plein front et le tua net.

On annonce la mort du général von Winterfeld, gouverneur de Metz.

M. Hubert, secrétaire du Syndicat des terrassiers de Paris, a été condamné à un mois de prison pour propagation de fausses nouvelles.

Un incendie a détruit aux Etats-Unis une manufacture de sellerie qui travaillait pour l'un des Etats alliés. Cet incendie paraît suspect.

Pour avoir, malgré les arrêtés préfectoraux interdisant la vente de l'absinthe, vendu, subrepticement cette liqueur, un certain nombre de débitants de boissons de Grenoble ont vu leurs établissements fermés.

M. Hauptet-Fourichon, préfet des Hautes-Pyrénées, est mort subitement.

On annonce que l'empereur François-Joseph souffre d'insomnies fréquentes par suite de l'inquiétude qu'il éprouve au sujet des résultats de la guerre.

Les chirurgiens Hartmann, de Laperonne, Piquié, Tuffier et Walther posent leur candidature au fauteuil vacant du professeur Reclus, à l'Académie de médecine.

M. Millerand a décidé d'accorder la fourniture du tabac de cantine à titre gratuit, jusqu'à concurrence de dix centimes par jour et par homme, aux soldats blessés ou atteints de maladies contractées à la guerre.

Il y a actuellement à Vienne plus de 100,000 blessés autrichiens.

A Montfort-sur-Meu (Ille-et-Vilaine), les prisonniers allemands ont découvert un trésor. Ils ont trouvé dans un pot 179 écus de 6 fr. à l'effigie de Louis XIV, 114 pièces de 3 fr. et 30 kilos de monnaie de billon.

Pour sa courageuse conduite dans une reconnaissance, le duc de Rohan, député du Morbihan, est cité à l'ordre du jour des armées.

On mande de Vienne que le chef du gouvernement hongrois, comme Tisza, s'est rendu au grand quartier général allemand, où il a eu des entrevues avec l'empereur et le chancelier.

A Bordeaux, les ateliers des ponts et chaussées ont été anéantis par un formidable incendie.

Le conseil de guerre de la 12e région a condamné à mort le soldat Louis Hamy, du 33e de ligne, qui avait déserté devant l'ennemi et simulé une blessure.

Le gouvernement russe a autorisé une loterie de dix millions de roubles au profit des familles des mobilisés.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

11^e Corps d'Armée.

Sous-Lieutenant DUBUCH, 23^e d'artillerie : A enlevé sa section alors qu'elle était fortement éprouvée, et est entré le premier dans une position ennemie défendue par des mitrailleuses.

Soldat QUINTIN, 118^e régiment d'infanterie : Etant chef de patrouille, s'est avancé au point du jour jusqu'à une tranchée qui avait été occupée par les Allemands, et y a fait un prisonnier, qu'il a ramené. Y est retourné seul une heure après pour voir si un gradé allemand qui y avait été tué n'était pas porteur de documents intéressants, et a trouvé sur lui un portefeuille contenant des notes militaires et des croquis qu'il a remis au commandant du régiment.

Sous-Lieutenant LE BARILLEC, 318^e d'infanterie : Commandant sa compagnie, a attaqué et enlevé brillamment la baïonnette un village, en faisant plus de 50 prisonniers ; a poursuivi l'ennemi avec la plus grande vigueur, lui infligeant des pertes sensibles.

13^e Corps d'Armée.

Capitaine DUROUCHOUX, 139^e d'infanterie : A vaillamment commandé sa compagnie jusqu'au 20 août ; a pris à cette date le commandement du 3^e bataillon, en remplacement de son chef, blessé et évacué ; a montré son énergie et son sang-froid dans différents combats.

Capitaine KREMPF, 92^e d'infanterie : S'est distingué, le 20 août, en prenant le commandement du bataillon, qu'il a su conduire en bon ordre, sous un feu intense ; s'est de nouveau distingué en donnant à tous l'exemple du courage et du sang-froid, le 30 septembre ; a aussi maintenu l'ordre dans sa compagnie, au cours d'une violente attaque de nuit.

Caporal VIGNAUD, 98^e d'infanterie : Après un vif combat, le 9 septembre, a aidé pendant la nuit à relever et à transporter quatre-vingt-douze blessés, tombés près des lignes allemandes. A pris le commandement d'un groupe de quatre volontaires qui, sous un feu très violent de l'infanterie et de l'artillerie ennemies, n'ont pas hésité à aller chercher le corps de leur officier, le sous-lieutenant Pichot, tué au cours d'une attaque, et l'ont rapporté dans nos lignes.

Capitaine SOUQUIERES, 53^e d'artillerie : Beaucoup de sang-froid sous le feu. A reçu deux blessures dans la tranchée où il s'était posté pour diriger plus sûrement le tir de sa batterie.

Capitaine GERMAIN, 53^e d'artillerie : Très belle conduite au feu. Grièvement blessé à la tête de sa batterie, très éprouvée par un feu violent d'infanterie, a très courte portée.

Capitaine BLAND, 16^e d'artillerie : Depuis le commencement de la campagne, a commandé sa batterie avec un courage et un sang-froid au-dessus de tout éloge ; l'a maintenu en position, le 6 octobre, malgré le feu de l'ennemi et en a réglé le tir jusqu'à ce qu'il fût blessé mortellement par un éclat d'obus.

Capitaine MARTIN, 16^e d'infanterie : Officier d'approvisionnement au début des hostilités, a demandé instamment à reprendre du service dans une compagnie. Blessé d'une première fois, le 5 septembre, pendant qu'il assurait le ravitaillement du corps, a continué son service. Appelé à prendre le commandement de la première compagnie, y a donné des preuves incessantes d'entrain, de bonne humeur, d'ardeur et d'énergie. A reçu, le 1^{er} octobre, une nouvelle blessure, puis a été tué dans la nuit du 5 au 6 octobre par une balle isolée, alors qu'il dirigeait les travaux d'organisation défensive de sa compagnie, à la lisière d'un bois.

Capitaine RIGAUDT, 9^e d'infanterie : Au cours du combat livré le 5 octobre, sur la lisière d'un village, a maintenu avec fermeté sa compagnie dans les tranchées, en face d'une attaque très violente. A été tué le 7, en observant de sa tranchée les travaux de défense que l'ennemi préparait à 300 mètres de sa position.

Lieutenant BOURSEAU, 98^e d'infanterie : S'est brillamment conduit. Blessé au début d'un engagement, il a rejoint sa section et n'a quitté le champ de bataille que l'un des derniers. S'est, depuis, signalé à main-

tes reprises dans les différents combats par son initiative et son esprit de dévouement.

Lieutenant BELIN, 53^e d'artillerie : A fait preuve en plusieurs circonstances des qualités militaires les plus brillantes. Le 1^{er} octobre, a pris le commandement d'une batterie dont deux officiers venaient d'être blessés et dont le personnel, très éprouvé par un feu d'enfilade d'infanterie à très courte portée, avait dû être abrité. Est retourné le premier à la batterie, servant lui-même une pièce avec un canonnière, a réussi à déloger les trailleurs ennemis et permis ainsi à son personnel de rentrer en action.

Lieutenant SOLACROUX, 53^e d'artillerie : A fait preuve en plusieurs circonstances de très belles qualités militaires. Très grièvement blessé le 4 septembre, au côté droit, par un éclat d'obus.

Lieutenant ISAAC, 16^e d'artillerie : Doué des qualités militaires les plus remarquables ; plein de courage et d'entrain. A fait preuve de bravoure, le 20 août, en retournant sous le feu cherchant du matériel dont les atelages étaient démolis. A eu une très brillante attitude au feu.

Lieutenant BALLEYDIER, 98^e d'infanterie : Au cours d'un assaut violent des Allemands, a entraîné sa section à la baïonnette ; a bousculé ou tué les Allemands qui étaient devant lui et a eu un doigt coupé par une balle tirée à bout portant. A fait preuve de grandes qualités de commandement et d'une louable énergie.

Sous-lieutenant LENOEL, 98^e d'infanterie : Au cours du combat livré le 5 octobre, sur la lisière d'un village, a conduit dans les premières maisons du village un violent combat de rues contre les fractions ennemies qui s'y étaient lancées, puis, en cheminant de maison en maison, par les ouvertures qu'elles avaient préparées, leur a fait mettre bas les armes et a reçu l'épée d'un officier qui s'est constitué prisonnier. S'étant ensuite porté à la lisière du village, a encore reçu la soumission de nombreuses fractions ennemies.

Capitaine GAUTHY, 16^e d'artillerie : Blessé le 14 septembre par un éclat d'obus, a conservé le commandement de la batterie, et le 20 septembre a dirigé, pendant sept heures, d'un poste d'observation particulièrement exposé, un tir très efficace contre l'infanterie ennemie, dont il a puissamment contribué à repousser l'attaque et a été blessé au cours de cette action. Mort des suites de ses blessures.

Capitaine GUIGNOT, 298^e d'infanterie : Se trouvant le plus ancien officier non blessé de son régiment, en a pris le commandement. A tenu toute la journée du 20 septembre dans un village où son régiment était presque complètement encerclé. A fait preuve pendant le combat des plus belles qualités de commandement et de courage. A réussi, dans la soirée, à dégager son régiment et à faire un grand nombre de prisonniers.

Capitaine DEGELETTE, 298^e d'infanterie : A été tué le 5 octobre, alors qu'il entraînait sa compagnie sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, et lui avait fait gagner 300 mètres de terrain. Avant de mourir, a demandé au lieutenant-colonel commandant le régiment si on avait gardé le terrain conquis, et sur sa réponse affirmative lui a exprimé sa satisfaction en ajoutant qu'il était heureux que sa mort servît à la France.

Capitaine COMMUNAL, 298^e d'infanterie : A fait preuve de la plus grande bravoure au combat. Blessé mortellement, n'a cessé d'encourager ses hommes jusqu'à ses derniers moments. A fait preuve, avant de mourir, d'une énergie et d'un courage peu communs.

Lieutenant PERRIN, 298^e d'infanterie : A exercé depuis le début de la campagne le commandement de sa compagnie avec intelligence et autorité ; toujours avec la première ligne, réussissant à entraîner ses hommes dans les circonstances les plus critiques. Tué le 20 septembre, alors qu'il conduisait sa compagnie avec sa bravoure habituelle à l'attaque des tranchées ennemies.

Sergent CHARLES, 298^e d'infanterie : Brillante conduite au feu. Le 8 septembre, a puissamment contribué à rétablir l'ordre dans une ligne très éprouvée par le feu de l'ennemi, restant debout au milieu

d'une grêle de balles. Tué au combat du 13 septembre.

Capitaine BOUTILLIER, 238^e d'infanterie : Blessé mortellement à l'ennemi dans le combat du 7 septembre, répondit aux paroles de consolation que lui adressait son chef de corps : « En avant ! mon colonel, toujours en avant ! »

Brancardier RODDE, 216^e d'infanterie : Est allé, au péril de sa vie, chercher un blessé sur la ligne de feu et a été tué en accomplissant sa mission.

Sous-lieutenant de LAAGE de MEUX, 14^e dragons : A exécuté le 31 août une reconnaissance fructueuse dans des conditions difficiles ; a repris trois fois et gardé pendant plusieurs heures le contact d'une importante colonne ennemie (deux régiments de cavalerie, accompagnés d'infanterie et de mitrailleuses). Atteint d'une balle à la cuisse et ayant eu ses vêtements traversés par d'autres balles, n'en a pas moins continué sa reconnaissance, rapportant lui-même le dernier renseignement. A ensuite continué son service à son escadron, malgré sa blessure.

Cavallier LERMET, 14^e dragons : Le 13 septembre, de nuit, a spontanément accompagné des officiers de son escadron qui avaient pris le commandement de groupes d'infanterie dont les chefs avaient été blessés. A contribué par son exemple et sa résolution au succès de l'attaque commandée par ses officiers. Grièvement blessé. A succombé depuis à ses blessures.

Adjudant ASTOLFI, 98^e d'infanterie : S'est employé avec la plus grande activité sur la ligne de feu, à la défense d'une position, le 22 septembre, et a été grièvement blessé à la tête.

Adjudant FRECAUT, 98^e d'infanterie : Blessé d'une balle en s'éton à la jambe, le 9 septembre, a conservé son commandement et a été blessé grièvement le 19 septembre, à la tête de sa section.

Sergent-fourrier FIRMIN, 98^e d'infanterie : Blessé les 20 et 25 août, a continué à résister dans le rang. A été blessé grièvement à la tête de ses hommes pour la troisième fois, le 31 août.

Maréchal des logis MOREAU, 16^e d'artillerie : Belle conduite dans les combats du 14 au 26 août ; a été le 4 octobre atteint de cinq éclats d'obus.

Caporal BATTEUX, 98^e d'infanterie : Très brillante attitude au feu. Est allé, le 25 septembre, chercher deux de ses camarades blessés à trois cents mètres en avant de la ligne de feu, et les a ramenés, bien que visé directement par les balles ennemies. A été tué le 4 octobre.

Soldat DURAND, 16^e d'infanterie : Réformé et engagé pour la durée de la guerre, s'est distingué dans les combats du 7 octobre, en s'élançant le premier à l'assaut d'une tranchée allemande. Grièvement blessé, a refusé le secours de ses camarades en leur disant : « Laissez-moi, vous serez plus utiles au combat. » Est mort le lendemain des suites de sa blessure.

14^e Corps d'Armée.

Capitaine PIET, 2^e d'artillerie : A fait preuve de calme et d'énergie en maintenant sa batterie en action dans un poste de sacrifice pendant un bombardement de près de trois heures, sans que celui-ci manifestât la moindre défaillance et jusqu'à épuisement des munitions. A rempli lui-même les fonctions de tireur à une de ses pièces qui n'avait plus qu'un seul servant, le lieutenant de la batterie étant grièvement blessé et le sous-lieutenant tué.

Soldat BERGER, 232^e d'infanterie : Au cours d'une charge à la baïonnette, le 30 août, a fait preuve du plus brillant courage, entraînant ses camarades et entrant parmi les premiers dans les tranchées ennemies.

Capitaine SCHMIDLIN, sergent PAOLI, 159^e d'infanterie ; cavalier RAYMOND, 2^e dragons : Belle attitude au feu.

15^e Corps d'Armée.

Capitaine MEYRUEIS, 240^e d'infanterie : Bien que grièvement blessé dans la soirée du 14 octobre, est resté toute la nuit à la tête du bataillon qu'il commandait sur une position battue par le feu de l'ennemi.

16^e Corps d'Armée.

Colonel DIRAT, 9^e d'artillerie : Du 27 au 29 septembre, a maintenu son poste de commandement sous un bombardement continu.

nu. A pu de ce fait saisir sous son feu plusieurs batteries ennemies.

Chef de bataillon LE PELLEY, 80^e d'infanterie : A donné un bel exemple de calme et de sang-froid au feu. A été grièvement blessé de plusieurs éclats d'obus, le 23 septembre.

Capitaine SAISSET, 53^e d'infanterie : S'est distingué le 23 septembre, entraînant à l'assaut, à plusieurs reprises, les deux compagnies dont il avait le commandement.

Lieutenant CHATEL, 13^e régiment de chasseurs à cheval : Le 9 août, près d'un village, a tenu avec sa section de mitrailleuses sous un feu très violent. Obligé d'abandonner ses pièces par suite de pertes en chevaux, est venu les rechercher en faisant preuve d'un grand courage.

Soldat TABARIS, 96^e d'infanterie : Le 24 septembre, en patrouille, s'est heurté à une patrouille allemande de huit hommes ; a pris la direction de l'engagement en abattant trois hommes à coups de fusil et mettant les autres en fuite.

Soldat BLANQUET, 53^e d'infanterie : Sa section ayant dû se replier en abandonnant un sous-officier blessé, est allé le rechercher sous le feu le plus violent, et a réussi à le ramener.

Soldat FOUET, 53^e d'infanterie : Est allé sous le feu, à la tombée de la nuit, chercher un de ses camarades blessé, tombé à une cinquantaine de mètres de l'ennemi.

Soldat BARRIER, 342^e d'infanterie : Le 6 octobre, dans la soirée, chargé de transmettre un ordre à faible distance des tranchées allemandes, a néanmoins continué sa mission jusqu'au bout et a reçu au retour une nouvelle blessure plus grave à la cuisse. Est mort le lendemain des suites de ses blessures.

LÉGION D'HONNEUR

Sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de Chevalier.

Chef de bataillon TISSEYRE, commandant le 1^{er} régiment de tirailleurs algériens : Grande bravoure, officier supérieur de valeur : blessé le 14 octobre.

Chef de bataillon PENANGIER, 35^e d'infanterie : Le premier est entré dans un village occupé par l'ennemi et a dirigé brillamment toutes les attaques qui ont été faites dans la nuit du 29 au 30 septembre. A été blessé le lendemain matin.

Chef de bataillon FINAT, 92^e d'infanterie : Contusionné par un éclat d'obus, a tenu à conserver le commandement de son bataillon. Le 4 octobre, a fait preuve au cours de l'action de beaucoup de sang-froid, de courage et d'abnégation. A été blessé grièvement.

Sous-lieutenant de réserve LEGRET, 120^e d'infanterie : A eu une très belle attitude au combat du 22 août ; a été grièvement blessé en portant sa section à l'attaque.

Sous-lieutenant TOUYA, 5^e tirailleurs : Le 7 septembre, a donné un bel exemple de bravoure et d'énergie en maintenant sous un feu violent et meurtrier sa section, qui commençait à fléchir. A eu une jambe broyée par un obus.

Sous-lieutenant PARDIEU, 18^e régiment de chasseurs : N'a cessé depuis le début de la campagne de se distinguer en toute occasion par un allant et une bravoure remarquables.

Médecin-major JIROU, chef du service de santé du 2^e régiment de tirailleurs de marche : S'est distingué depuis le début de la guerre par sa remarquable bravoure en soignant sur la ligne de feu, sous une véritable pluie d'obus, et au péril de sa vie, plusieurs centaines de blessés.

Médecin-major REYMOND, observateur en aéroplane : Pilote observateur particulièrement audacieux, bravant tous les dangers pour remplir la mission assignée. Grièvement blessé au cours d'une reconnaissance aérienne.

Adjudant CLAMADIEU, escadron Bl. 9 : Pilote plein de zèle et d'allant, toujours prêt à marcher, même dans les circonstances les plus défavorables, a toujours eu une très belle attitude sous le feu. Grièvement blessé au cours d'une reconnaissance aérienne.

Capitaine PEPIN, 48^e d'artillerie : Très brillante conduite au combat du 2 septembre. A été grièvement blessé et a dû être amputé de la jambe gauche.

Capitaine MAIGRET, 1^{er} régiment de chasseurs indigènes : Brillante conduite au feu par son courage et l'exemple qu'il donne à tous. A été grièvement blessé.

Capitaine BLANC, 2^e régiment de chasseurs indigènes : Au combat du 11 septembre, conduit sa compagnie à l'attaque avec

tant de vigueur et de coup d'œil qu'une compagnie allemande fut obligée de se rendre. Le 16 septembre, a été grièvement blessé en emportant une tranchée ennemie.

Lieutenant DENTZ, 2^e régiment de chasseurs indigènes : Atteint, le 16 septembre, d'une balle au cou, lorsqu'il entraînait sa compagnie à l'attaque, a rejoint sa compagnie après s'être fait panser, et en a depuis conservé le commandement.

Capitaine territorial GALLION, 2^e zouaves : Etant capitaine territorial, a demandé à faire campagne avec un bataillon de réserve. Agent de liaison, a assuré son service sous les feux les plus violents ; a été une première fois blessé à la jambe et a repris son service à peine pansé. Placé à la tête d'une compagnie, a, dans le combat de nuit du 23 septembre, été blessé à nouveau à la jambe et a néanmoins conservé le commandement de sa compagnie dans des circonstances particulièrement difficiles.

Lieutenant de réserve PERTUS, 2^e tirailleurs : A fait preuve dans ses fonctions d'officier de liaison des plus rares qualités intellectuelles : coup d'œil, sang-froid, décision et esprit d'initiative. A porté de jour et de nuit, sous le feu le plus violent et dans les circonstances les plus délicates, les ordres aux unités subordonnées. A été sérieusement blessé le 24 septembre.

Lieutenant DUBREUIL, 10^e régiment de chasseurs : A fait preuve des plus belles qualités de vigueur, d'intelligence et de bravoure dans les nombreuses reconnaissances dont il a été chargé. Ayant été blessé grièvement, a ordonné à ses cavaliers de continuer leur mission et de le laisser seul dans un village situé sous le feu de l'artillerie allemande, d'où il n'a pu être évacué que le soir.

Capitaine GEISZ, 34^e d'infanterie : Blessé grièvement le 9 septembre, après avoir fait preuve dans le combat des plus belles qualités militaires et d'un sang-froid à toute épreuve.

Lieutenant d'artillerie DE MARLIAVE, observateur en aéroplane : A fait sous le feu de l'artillerie ennemie de nombreux vols à la suite desquels il a rapporté des renseignements importants permettant à notre artillerie de régler son tir sur les batteries ennemies et de les démonter.

Médecin-major JALLOT, médecin-chef à l'ambulance n° 2 du 4^e corps d'armée : S'est distingué depuis le début de la campagne par son zèle, son initiative et son dévouement. Cerné avec l'ambulance dont il était médecin-chef, a subi le feu de l'artillerie et a été blessé d'un éclat d'obus.

Médecin-major WEITZEL, chef de l'ambulance n° 3 : A fait preuve du plus grand dévouement dans les soins qu'il n'a cessé de donner aux blessés sous le feu de l'ennemi. Le 29 septembre, en particulier, a continué une opération alors que les obus tombaient sur l'hôpital, et ne s'est retiré qu'après avoir évacué ses blessés.

Médecin-major DELATER, groupe de brancardiers de corps : S'est porté à plusieurs reprises sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie ennemies pour rechercher et ramener les blessés tombés sur le terrain du combat.

Capitaine MARTIN, commandant par intérim le 1^{er} bataillon du 104^e régiment d'infanterie : A fait preuve du plus grand courage au cours du combat du 22 août. A maintenu sa compagnie sous un feu des plus violents et permis ainsi au chef de bataillon de préparer la défense immédiate d'un village. S'est depuis particulièrement distingué dans le commandement de son bataillon.

Lieutenant DU VERDIER de GENOUILLAC, commandant de compagnie au 17^e d'infanterie : A montré depuis le début de la guerre les plus nobles qualités militaires et la plus grande intrépidité. A été grièvement blessé.

Capitaine PILLON, 8^e d'artillerie : A, par l'excellence de son tir, forcé l'ennemi à abandonner, le 25 septembre, deux canons et deux caissons, qu'il a été chercher le lendemain au point du jour. A éteint, le 11 octobre, le feu d'une batterie et a ramené dans la nuit une pièce et un caisson.

Capitaine MAILLIART, 23^e d'artillerie : S'est signalé par son énergie aux combats des 30 août et 16 septembre 1914. Grièvement blessé le 16 septembre.

Capitaine ORTHIER, 110^e d'infanterie : A eu la plus brillante conduite dans tous les combats. Blessé le 6 septembre, a néanmoins conservé le commandement de sa compagnie et s'est de nouveau fait remarquer aux combats du 17 et du 24 septembre.

Médecin-major FULORAND, 218^e d'infanterie : Le 25 septembre, a été atteint de trois blessures par un obus tombant près de son poste de secours, et blessant en même temps deux infirmiers. A montré le plus grand calme et le plus grand sang-froid dans l'organisation des premiers secours et n'a consenti à se laisser évacuer sur

l'ambulance que sur les instances du chef de corps.

Lieutenant SCHENKER, 32^e territorial d'infanterie : Blessé le 26 septembre, est resté sur la ligne de feu. Laissé pour mort sur le terrain le 29 septembre à l'attaque d'une ferme, a été relevé très grièvement blessé.

Capitaine VERNOCQUE, 21^e territorial d'infanterie : Blessé le 26 septembre d'un éclat d'obus sur la tête et d'un autre sur l'épaule. A, malgré ses blessures, repris son service le surlendemain. A commandé énergiquement et bravement sa compagnie le 4 octobre et reçu deux nouvelles blessures, à la suite desquelles il a été évacué.

Capitaine BLERY, 21^e dragons : A reçu, à la tête de son escadron, au combat du 8 septembre, une balle dans le pied gauche. A conservé encore pendant 48 heures le commandement de son escadron, donnant à tous le plus bel exemple d'énergie. N'a consenti à se laisser évacuer que lorsque tout mouvement de la jambe lui est devenu impossible et sous la menace de gangrène du pied.

Capitaine GRINCOURT, 5^e tirailleurs algériens : Le 6 septembre, enlevait sa compagnie, s'est lancé sur les lignes allemandes à la baïonnette. A été grièvement blessé aux jambes et à la poitrine au cours de cette attaque.

Capitaine FERRY, 1^{er} régiment de marche colonial : A fait preuve du plus grand courage dans tous les combats, a pris part les 23 et 30 août aux attaques des bataillons les plus engagés, en excitant par son allant le courage des hommes ; blessé le 9 septembre, est resté à son poste et s'est depuis continuellement dépensé sous le feu pour l'organisation et la défense de nos lignes.

Capitaine JACQUEMET, 1^{er} régiment de marche colonial : Blessé le 8 août, a conservé son commandement. A brillamment commandé une compagnie aux combats des 6, 7, 8 et 9 septembre. Blessé de nouveau le 20 septembre, n'a quitté la ligne de feu qu'après avoir assuré le passage du commandement de son service.

Lieutenant AGUILLON, 4^e régiment de tirailleurs algériens : A montré dans tous les combats les plus brillantes qualités de courage, d'énergie et d'entrain ; a reçu deux blessures, dont une grave.

Lieutenant MARTEAU, 21^e dragons : A été atteint le 8 septembre de quatre blessures, dont trois particulièrement graves, au moment où il franchissait une crête à la tête de son peloton.

Lieutenant LAURENT, 2^e zouaves : Blessé grièvement le 27 août, a conservé le commandement de sa section se faisant transporter sur une échelle jusqu'au moment où ayant rencontré une compagnie de tirailleurs il a demandé au commandement de cette unité de prendre sa section sous ses ordres.

Lieutenant de réserve SALES de SALES, 3^e zouaves : Blessé, a continué à mener le combat avec la compagnie qu'il commandait après s'être pansé sur place. N'a rejoint l'ambulance qu'à la nuit et a repris dès le lendemain matin son commandement sur la ligne de feu.

Lieutenant de réserve DAVEREDE, 1^{er} régiment de marche de tirailleurs algériens : Blessé le 30 septembre, a repris le commandement de sa section après avoir été pansé et a continué le combat jusqu'au soir. Presque au contact de l'ennemi pendant six jours consécutifs, du 25 au 30 septembre, il a constamment fait preuve du plus bel entrain. A été grièvement blessé de nouveau.

Sous-lieutenant de réserve DELESALLE, 21^e dragons : Au cours d'une reconnaissance, le 23 août, a été accablé par un feu violent à la lisière d'un bois. A eu son cheval tué et a été atteint d'une balle à la jambe. A ramené dans un village son ordonnance, grièvement blessé, et a rejoint son escadron dans la soirée. A pris part avec son escadron, le surlendemain, à une marche de près de 100 kilomètres, après laquelle, complètement épuisé, il a dû consentir à se laisser évacuer.

Sous-lieutenant de réserve GIOVANNANGELI, 2^e zouaves : Grièvement blessé, le 23 août 1914, au moment où il entraînait sa section à l'ennemi, a fait preuve du plus grand courage et d'une belle abnégation en donnant l'ordre de continuer à combattre sans s'occuper de lui. Après le combat, a encore refusé le secours des brancardiers en leur donnant l'ordre de rechercher et soigner d'abord son capitaine blessé.

Lieutenant de réserve ARNOULT, 79^e d'infanterie : A brillamment enlevé sa compagnie sous une vive fusillade. Blessé d'une balle qui lui a traversé la poitrine et fracassé le bras droit, a passé le commandement avec le plus grand sang-froid, puis s'est évacué, après avoir rempli jusqu'au bout son devoir de chef.

Sous-lieutenant de réserve JOURDAIN DE MUISON, 79^e d'infanterie : Blessé de deux balles au moment où il conduisait sa sec-

tion avec courage et entrain, s'est fait arrêter auprès d'une batterie et a eu l'énergie de dominer sa douleur pour donner au chef de cette batterie des renseignements précis utiles à son tir.

Sous-lieutenant HOGGARD, 79e d'infanterie : A reçu deux blessures, dont une très grave, pendant qu'il exerçait avec vigueur le commandement de sa section sous un feu de mousqueterie violent. A refusé de se laisser enlever, a continué à commander avec calme; ne s'est laissé transporter que sur l'ordre de son capitaine.

Capitaine COMBRAQUE, 26e d'infanterie : A mené sa compagnie avec la plus grande énergie à l'attaque d'un village occupé par l'ennemi. Après un violent combat de nuit, a maintenu la possession du terrain conquis et a été blessé le lendemain matin.

Sous-lieutenant MARTIN, 151e d'infanterie : Le 7 septembre, sortit le premier de son abri pour entraîner sa section vers la ligne ennemie distante de 200 mètres, mais tomba aussitôt la tête traversée d'une balle à l'autre, lui causant une blessure qui le laissera aveugle.

Capitaine DURAND, 1er génie : S'est signalé par de nombreux actes de courage et d'énergie. Travaillant toutes les nuits en tête de sa compagnie, effectuant dans le jour des reconnaissances dangereuses sous le feu de l'ennemi. A couru de réels dangers avec lesquels il n'a jamais compté.

Sous-lieutenant KALLOCH de KERILLIS, 16e dragons : A fait preuve d'un courage admirable dans la nuit du 9 au 10 septembre, au cours d'une attaque, que très bravement l'escadron dont il fait partie a dirigée sur un convoi automobile allemand. A reçu trois blessures et a fait néanmoins les jours suivants de surhumains efforts pour envoyer des nouvelles au commandement.

Lieutenant GAROT, 83e d'infanterie : Dans la matinée du 27 août, a pénétré deux fois dans un village avec sa section sous un feu extrêmement violent. A été blessé grièvement au moment où il entraînait pour la troisième fois ses hommes contre la lisière de la localité.

Sous-lieutenant RIZARD, 9e chasseurs : Le 26 août, envoyé en reconnaissance, s'est porté en avant des lignes d'infanterie, sous une pluie de projectiles, pour reconnaître la situation de l'ennemi; très grièvement blessé, ne s'est fait porter à l'ambulance qu'après avoir dicté et expédié les renseignements qu'il avait recueillis.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la Médaille militaire :

Maréchal des logis-fourrier PEMOLE, 44e d'artillerie : Blessé très grièvement, et voyant sa batterie sur le point d'être envahie, a déclaveté quatre pièces avant de se retirer.

Soldat-musicien JULIEN, 150e d'infanterie : S'est fait remarquer au combat du 7 septembre et dans les affaires précédentes, par son zèle à rechercher et à panser les blessés, soit à proximité de la première ligne, soit sous le feu des obus ennemis. A été grièvement blessé.

Adjudant-chef DEMANGE, 23e d'infanterie coloniale : Au cours du combat du 6 septembre, a fait preuve des plus belles qualités de courage et d'énergie, en conservant, malgré une blessure, le commandement de sa section sous des rafales d'artillerie.

Sergent DUVAL, compagnie 3/4 du génie du 3e corps d'armée : A aidé avec beaucoup de sang-froid ses officiers au piquetage d'une tranchée sous le feu de l'artillerie ennemie et a été blessé assez grièvement par un éclat d'obus.

Maitre-pointeur DEVE, 43e d'artillerie : Est resté constamment à côté de ses chefs très grièvement blessés; sans perdre un instant son sang-froid, a rallié trois fois les hommes des pièces voisines pour abattre l'observatoire du capitaine qui servait de repère à l'ennemi.

Maréchal des logis PETITHOMME, 43e d'artillerie : A, au combat du 23 août, sous les rafales d'un tir d'efficacité, participé au tir de la batterie en relevant après chaque coup, relèvement nécessité par le mauvais état du terrain.

Soldat M. CARQUILLE, 2e bataillon de chasseurs : A été chercher à 50 mètres des tranchées, sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses, un lieutenant mortellement blessé, et n'a pas craint de se découvrir complètement pour accomplir ce devoir.

Sergent réserviste THIRION, 160e d'infanterie : A montré beaucoup d'entrain depuis le début des opérations, et notamment le 6 septembre, où, chargé d'occuper une écluse, il n'a battu en retraite qu'après l'évacuation entière du village voisin par son bataillon. En cours de route, a rencontré un

officier blessé, l'a transporté sur son épaule pendant un certain temps, et ne l'a laissé qu'après l'avoir mis en lieu sûr. Se trouvant dans les conditions pour passer dans l'armée territoriale (père de quatre enfants), n'a pas demandé sa désaffectation, afin de servir dans l'armée active.

Adjudant-chef COUPIL, 74e d'infanterie : A tenu avec la plus grande fermeté une position importante. Ne l'a évacuée que sur l'ordre écrit du commandant de la compagnie; est venu de lui-même se joindre aussitôt à une contre-attaque.

Adjudant NORMAND, 74e d'infanterie : Au cours d'un combat, s'est joint de sa propre initiative à une contre-attaque. A fait de nombreux prisonniers, dont trois officiers. Très grièvement blessé le 14 septembre.

Sergent BEAUCOUSIN, 74e d'infanterie : N'a pas hésité à prendre sur son dos son chef de section grièvement blessé, et l'a transporté sous une pluie de balles dans une maison voisine. A ensuite repris sa place pour continuer le combat.

Sergent LEHEU, 74e d'infanterie : A, sur l'ordre du colonel commandant le régiment, été rechercher dans un village le corps d'un lieutenant tué, alors que le village était en flammes et l'objet d'un violent bombardement.

Sergent BATLLE, 26e bataillon de chasseurs : Très belle conduite au feu le 22 août. Atteint d'une balle à la cuisse et couvert de sang, a continué à marcher en avant; lorsque sa compagnie a battu en retraite, a refusé non seulement de se faire soigner, mais même de donner son arme à un camarade; a fait ainsi près de 15 kilomètres.

Sergent HARLING, 29e bataillon de chasseurs : Pendant l'attaque de nuit du 10 au 11 septembre, a fait preuve de la plus grande énergie, exaltant par ses paroles et son exemple le courage de ses chasseurs. Au moment de l'assaut, s'est porté en avant avec sa section pour refouler l'ennemi, et ne s'est replié qu'après en avoir reçu l'ordre.

Adjudant MOINGEON, 154e d'infanterie : Par son attitude courageuse et par son exemple au combat le 6 septembre, parvint à ramener en ligne presque toute la chaîne qui avait battu en retraite, et a permis ainsi à son bataillon de se maintenir sur ses positions.

Sergent CAFFEAU, 155e d'infanterie : Brillante conduite au combat de nuit, le 11 septembre. Se trouvant face à face avec un officier allemand et trois hommes, tua à coups de balonnette l'officier et deux hommes, et mit le troisième hors de combat d'un coup de crosse. Blessé grièvement à la cuisse dans le courant de la journée.

Sergent réserviste AUVEZOU, 103e d'infanterie : A fait preuve dans plusieurs circonstances de qualités exceptionnelles de sang-froid et de décision dans l'accomplissement de reconnaissances sous le feu de l'ennemi. Au cours d'une de ces reconnaissances, a tenu tête à une patrouille cycliste allemande, tué l'un de ses cyclistes et fait un prisonnier après l'avoir grièvement blessé.

Sergent réserviste DE VIGOUROUX D'ARVIEU, 1er régiment d'infanterie coloniale : Belles qualités de courage et de commandement dans les différents combats où il s'est distingué.

Caporal PHILIPP, 24e d'infanterie coloniale : Belle conduite en se portant sur la ligne de feu sous une violente fusillade pour relever un officier blessé. De plus, étant en patrouille, a mis en fuite une troupe bien supérieure en nombre et a assuré à nos troupes la possession d'une tranchée. Blessé au début d'une balle à l'épaule, ne se fit panser que vingt-quatre heures après et refusa de se laisser évacuer. A été de nouveau blessé grièvement le 26 septembre.

Soldat BRUMENT, 329e d'infanterie : Blessé d'un éclat d'obus à la jambe et ne pouvant marcher, est resté caché dans une meule de paille, où il est resté sans soins et sans nourriture pendant neuf jours. Ramené par une patrouille, a fourni des renseignements intéressants sur les faits et gestes de l'ennemi et sur ses positions.

Maréchal des logis GUERIN, 43e d'artillerie : A fait preuve du plus grand courage en s'offrant pour remplir une mission très périlleuse au cours de laquelle il a été très grièvement blessé.

Adjudant - chef MOURET, 7e d'infanterie coloniale : S'est signalé par sa magnifique attitude au feu au cours de tous les engagements depuis le 22 août, particulièrement le 15 septembre, en occupant le premier les tranchées allemandes.

Sergent ORSINI, 21e d'infanterie coloniale : A fait preuve des plus belles qualités de bravoure, d'entrain et d'initiative au combat, particulièrement dans la journée du 6 septembre.

Sergent MOULIN, 21e d'infanterie coloniale : Atteint de deux blessures, a continué sous un feu très violent à diriger sa section avec le plus grand sang-froid.

Adjudant BLARY, 5e d'infanterie : A eu une conduite merveilleuse au feu pendant tous les combats livrés depuis le commencement de la campagne.

Adjudant DUTHEIL, 5e d'infanterie : A fait preuve des plus belles qualités militaires au cours de différents combats, et notamment pendant la nuit du 26 au 27 septembre.

Adjudant PETIT, 5e d'infanterie : Pressé au combat du 25 août, n'a pas voulu se laisser évacuer; a repris son service après quelques jours de repos. Continue à faire preuve des plus belles qualités militaires en toute circonstance, bien que n'étant pas encore complètement guéri de sa blessure.

Adjudant-chef MARTIN, 119e d'infanterie : S'est distingué, les 22, 23 et 29 août, en maintenant sa section dans un ordre parfait sous un feu violent; a été blessé sérieusement en fin de journée, lors du 29, au moment où il tenait avec sa section une position de repli d'où il pouvait protéger la retraite de son bataillon.

Maréchal des logis de réserve PELLETIER, 7e régiment de chasseurs : A fait preuve de bravoure, d'intelligence et du plus grand sang-froid en conduisant à plusieurs reprises, depuis le début de la campagne et dans des situations très périlleuses, les reconnaissances de ses éclaireurs montés. A eu son cheval tué sous lui au cours d'une reconnaissance nocturne et a continué à pied sa mission.

Maréchal des logis chef RASSENEUR, 23e d'artillerie : Au combat du 22 août, est resté sur la ligne de feu à 300 mètres des tranchées ennemies pour ramener un canon et un caisson momentanément immobilisés sur la position, par la mort de deux hommes et de deux chevaux. Deux jours plus tard, a également ramené sous le feu un caisson momentanément abandonné.

Sergent WILLIEME, 91e d'infanterie : Dans le combat du 27 septembre, pour reprendre les tranchées perdues, est rentré le premier à la tête de sa demi-section dans ces tranchées.

Sergent DELIZY, 120e d'infanterie : Le 2 octobre, a, au cours d'une violente attaque dirigée contre sa tranchée, maintenu, grâce à son énergie, ses hommes dans le calme; a repoussé l'ennemi en désordre en lui faisant éprouver des pertes sérieuses sans en subir lui-même.

Soldat MONTEIL, 120e d'infanterie : Blessé, a continué son service et s'est toujours fait remarquer depuis comme homme de liaison par le sang-froid et le courage avec lesquels il a assuré la transmission des ordres sous le feu de l'ennemi. En particulier, dans le combat du 2 octobre, est, à plusieurs reprises, sorti de la tranchée pour porter, sous un feu violent et très rapproché de l'ennemi, les renseignements envoyés par son capitaine au chef de bataillon.

Adjudant FLAMAND, 7e chasseurs : Etant en reconnaissance, accueilli par un feu très nourri de l'ennemi, a continué sa mission et est parvenu, quoique blessé, à ramener tous ses hommes dans les lignes.

Caporal JOANNIN, 121e d'infanterie : A pris un drapeau à l'ennemi.

Adjudant de réserve PERAT, 97e d'infanterie : A chargé et pris, avec trente hommes, quatre-vingts Allemands, maintenus dans leurs tranchées par le feu d'autres éléments.

Caporal KAUFFMANN, 9e bataillon de chasseurs : Etant en patrouille avec trois hommes seulement, attaqué une tranchée allemande dont les occupants se retirèrent, laissant plusieurs morts sur le terrain; s'élança aussitôt avec la plus grande bravoure sur leurs traces, tua personnellement quatre Allemands et fit prisonnier un sous-officier, donnant ainsi à tous le plus bel exemple d'entrain et de courage.

Soldat réserviste BOULNOT, 9e bataillon de chasseurs : Blessé d'une balle, le soir, vers dix-neuf heures, est resté toute la nuit dans la tranchée, commandant les feux de salve de son escouade, et n'est allé se faire panser que le lendemain, à six heures.

Adjudant JOHAIS, 18e bataillon de chasseurs : Déjà cité à l'ordre de l'armée, a continué à faire preuve depuis d'une bravoure exceptionnelle en maintenant pendant trois jours sa section sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses avec le calme le plus parfait.

Soldat COREMEL, 18e bataillon de chasseurs : A donné le plus bel exemple à ses camarades par sa hardiesse comme patrouilleur et comme observateur. A fini par être blessé après avoir risqué sa vie à plusieurs reprises pour rapporter à son capitaine des renseignements exacts.

Adjudant-chef GRANGER, 1er zouaves : Quoique grièvement blessé, a continué à commander sa section, donnant à tous le plus bel exemple.

Le Gérant : G. CALMÉS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU